

## Préface

C'est au cours de l'été 1869, quatre ans et demi après avoir achevé *Notre ami commun*, que Dickens se met à l'élaboration d'un nouveau roman. Au cours des années précédentes, tant aux États-Unis qu'en Angleterre, d'épuisantes tournées de lectures publiques ont considérablement détérioré son état de santé. Cependant, il ressent l'envie – n'ayant écrit, depuis son dernier roman, que des articles et des nouvelles – de « reprendre le harnais » pour une œuvre de longue haleine. Il se retire alors dans sa maison de Gad's Hill, dans le Kent, pour y esquisser le plan de ce qui sera son quinzième et ultime roman.

Le 6 août, il écrit à John Forster, son ami et futur biographe : « J'ai pour mon nouveau roman une idée très curieuse et très neuve. Ce n'est pas une idée qu'on puisse communiquer (sinon l'intérêt du livre disparaîtrait), mais elle est très forte, encore que difficile à exploiter<sup>1</sup>. » Ce même mois le voit hésiter entre dix-sept titres (parmi lesquels *La Perte d'Edwin Drood*, *La Disparition d'Edwin Drood*, *Mort? ou vivant?*) avant de trancher, en octobre, en faveur du titre définitif.

---

1. Cité par Sylvère Monod in Charles Dickens, *Le Mystère d'Edwin Drood*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1991, p. 1412 (notice).

Parallèlement, il visite en compagnie de James T. Fields, son éditeur américain, les quartiers misérables de l'East End qu'il appelle « le côté sombre de la vie londonienne » et se documente sur les fumeries d'opium. C'est ainsi qu'il pénètre dans un établissement de New Court, près de Bluegate Fields, où il croise « une vieille femme décharnée soufflant sur une sorte de pipe fabriquée à l'aide d'une bouteille d'encre à un penny<sup>1</sup> ». Ce bouge à opium servira, cinq mois plus tard, de décor au premier chapitre du *Mystère d'Edwin Drood*, et l'on peut avancer, à la suite de Peter Ackroyd<sup>2</sup>, que « la vieille femme » constitue le modèle de la « princesse Bouffarde » (« Princess Puffer »), tenancière de l'établissement que fréquente l'opiomane John Jasper.

Une fois établi le plan de son intrigue, Dickens entame les négociations avec ses éditeurs Chapman and Hall pour faire paraître son roman, non pas en vingt livraisons mensuelles, comme il en avait l'habitude, mais en douze, preuve qu'il a conscience que sa santé déclinante ne lui permet plus de s'engager sur de trop longs parcours. Ajoutons qu'à sa demande expresse une clause est introduite, stipulant qu'en cas de décès ou d'incapacité de l'auteur, un arbitrage évaluera le montant dû à ses éditeurs.

Le contrat signé, il se met au travail en automne et termine les deux premières livraisons fin novembre. Le 31 mars 1870 voit la parution des chapitres 1 à 3; le 30 avril, celle des chapitres 6 à 9, et, le 31 mai, des chapitres 10 à 12. Le 8 juin, à la suite d'une longue journée d'écriture, Dickens couche une dernière phrase,

---

1. Extrait de la correspondance de J. T. Fields, cité par Peter Ackroyd, *Charles Dickens*, Paris, Stock, 1991, p. 1158.

2. *Ibid.*

« ... *and then falls to with an appetite*<sup>1</sup> », pose la plume et rejoint sa famille pour le dîner. Il meurt le lendemain, à cinquante-huit ans, victime d'une congestion cérébrale, laissant son roman pour toujours inachevé et le mystère annoncé dans le titre à jamais irrésolu. Les quatrième et cinquième livraisons, revues et corrigées par Dickens, paraîtront après son décès, ainsi que la sixième, début septembre, où figure le chapitre 23 brutalement interrompu.

Fidèle à la méthode qu'il a appliquée dans la rédaction de tous ses romans publiés en feuilletons, Dickens n'avait que quelques chapitres d'avance sur ses lecteurs. Exception faite d'un bref fragment où apparaît Mr Sapsea (dont on pense qu'il n'était pas destiné à figurer dans la version définitive du *Mystère d'Edwin Drood*), il ne laisse, à sa mort, aucune note sur ses intentions quant au développement et à la résolution de son intrigue.

En s'installant au milieu de son ultime roman « par la route silencieuse où aboutissent tôt ou tard tous les pèlerinages terrestres » (comme il l'a écrit au chapitre 9), Dickens vient de créer un des mystères les plus accomplis de l'histoire de la littérature.



De l'avis général de la critique, *Le Mystère d'Edwin Drood* tranche profondément avec le reste de son œuvre, tant du point de vue du style, de la composition, de la limitation des décors et, bien entendu, du caractère retors de l'intrigue, rendue doublement mystérieuse par son inachèvement.

---

1. Page 415 de la présente édition.

Adoptant une prose plus économe et retenue, évitant les digressions, Dickens réduit également le nombre de ses personnages (dont la prolifération lui avait souvent été reprochée) et resserre son récit autour de deux villes, Cloisterham et Londres, dont il privilégie les aspects ténébreux. Le roman s'ouvre sur les visions hallucinées des opiomanes de Bluegate Fields, puis glisse vers la ville imaginaire de Cloisterham, qui n'est autre qu'une transposition de Rochester. Cette ville, Dickens la connaît depuis l'enfance et il vit depuis plusieurs années à proximité, dans sa propriété de Gad's Hill. À plusieurs reprises, il a décrit cette ville, qui est avec Londres l'une de ses sources d'inspiration, notamment dans *Les Papiers posthumes du Pickwick Club* (1836) et dans *Les Grandes Espérances* (1861). Mais, cette fois, il en assombrit la peinture, insistant sur sa décrépitude et transformant sa description, au chapitre 3, en méditation sur le passage du temps et sur la condition mortelle. Partout, la mort plane sur la vieille ville épiscopale, ce ne sont qu'images de cimetières et de tombes. Le lecteur est transporté tantôt chez le marbrier Durdles, tantôt dans la crypte de la cathédrale, ou encore parmi les tombeaux, où l'on débat d'une inscription funéraire. Si l'on admet que l'une des caractéristiques du roman « gothique » est de faire coexister les vivants et les morts, on peut dire que jamais Dickens ne s'en est autant approché.

La société qu'il met en place dans cet arrière-plan volontiers oppressant est essentiellement celle de la bourgeoisie, dont plusieurs membres (chanoine, chantré, etc.) sont rattachés à la cathédrale. Le roman pourrait n'être qu'un roman de mœurs peignant une petite ville anglaise de l'époque victorienne, en faisant alterner action et psychologie, sentimentalité et humour au travers d'une palette d'excentriques et

de grotesques, de somptueux imbéciles ou de personnages improbables (tel Deputy, « hideux gamin » comme emprunté aux gargouilles, dont l'amusement principal consiste à lapider les passants), s'il n'y avait le mystère criminel qui – même s'il apparaît assez tardivement – est au cœur du récit.

Car c'est autour de la disparition d'Edwin Drood que gravite le roman. Celui-ci, neveu de John Jasper, chef des chœurs de la cathédrale et secrètement opiomane, doit épouser Rosa, pensionnaire dans une institution de la ville. Or Jasper est passionnément amoureux de Rosa, qui l'exècre. La veille de Noël, Edwin disparaît. Dans un premier temps, le lecteur est enclin à soupçonner Jasper d'être l'assassin. Cette opinion est partagée par Mr Grewgious, le tuteur de Rosa, et par Mr Datchery, un étrange rentier débarqué depuis peu à Cloisterham, qui paraît enquêter sur la disparition. Jasper parvient cependant à détourner les soupçons de la police en direction de Neville Landless, élève du chanoine Crisparkle, qui s'était violemment disputé avec Edwin. La mort surprend Dickens au moment où Mr Datchery semble avoir fait un pas décisif dans ses investigations.

La trame du récit ainsi résumée montre sans conteste que nous sommes en présence d'un roman à intrigue policière, le premier de Dickens, et là réside évidemment sa plus grande nouveauté. Ajoutons qu'en choisissant la nuit du réveillon pour faire disparaître Edwin Drood, Dickens a ouvert la voie à un sous-genre de la littérature criminelle : l'histoire policière de Noël. Jusque-là, dans l'hebdomadaire qu'il dirigeait, il s'était contenté d'associer des histoires de fantômes au « meilleur des bons jours de l'année » ; cette fois, il donne un « tour d'écrou » supplémentaire – pour reprendre le titre d'un roman de Henry James – en y accolant le crime. L'horreur de l'acte

commis lors de la fête de la Nativité, de la famille et des bons sentiments n'en prend que plus de relief et les plus grands détectives – de Sherlock Holmes à Nero Wolfe, en passant par Lord Peter, Hercule Poirot ou Maigret – verront à leur tour leur fête de Noël entachée... ou embellie, si l'on admet qu'un mystère choisi représente le plus beau cadeau qu'un auteur de romans policiers puisse offrir à son personnage. Agatha Christie, fidèle à cette tradition, aura coutume de publier un nouveau roman pour Noël : « *A Christie for Christmas.* »

Si Dickens, avec *Le Mystère d'Edwin Drood*, apparaît comme un pionnier du roman à énigme, l'attention qu'il porte à la police n'est cependant pas nouvelle. Depuis les années 1850, il fréquente des inspecteurs, s'intéresse aux criminels, se passionne pour les faits divers (telle l'affaire de Road Hill House, en 1860, où un enfant avait été sauvagement assassiné<sup>1</sup>) et, dans ses lectures publiques, il a coutume de donner la scène d'*Oliver Twist* dans laquelle Sykes assassine Nancy. Mais jamais encore il n'avait essayé de rendre ses intrigues bien mystérieuses. L'anecdote selon laquelle Edgar Allan Poe avait deviné la fin de *Barnaby Rudge* (1841) après la lecture de quelques chapitres est, de ce point de vue, emblématique. Comme le note aussi Gilbert Keith Chesterton : « *Notre ami commun* fut terminé ; mais quand bien même on n'en aurait que la moitié, le premier venu, je crois, saurait deviner que John Rokesmith et John Harman ne font qu'un. *Bleak House* est achevé ; mais le fût-il à moitié seulement, n'importe qui pourrait comprendre que Lady Dedlock et Nemo ont jadis péché<sup>2</sup>. »

---

1. Cf. Kate Summerscale, *L'Affaire de Road Hill House*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 2009.

2. G. K. Chesterton, *Dickens*, Paris, Gallimard, coll. « Vie des hommes illustres », 1927, p. 168.

Or, cette fois, Dickens réussit à créer une histoire de secrets et de faux-semblants véritablement captivante, apportant plus de soin à la construction de son roman qu'il ne l'a jamais fait. On se l'explique d'autant mieux que, depuis une dizaine d'années, le public fait un triomphe à ce genre émergent que l'on n'appelle pas encore « roman policier » mais « roman à sensation », et dont l'initiateur et le maître est Wilkie Collins (1824-1889), ami, beau-frère et collaborateur préféré de Dickens. À l'instar de tous les romanciers populaires – car il en est un, et même le premier de son temps –, Dickens se doit de satisfaire le goût des lecteurs. Ce n'est donc pas un hasard si la mise en route du *Mystère d'Edwin Drood* suit de peu la publication de *La Pierre de lune* (1868) de Wilkie Collins, dont l'énorme succès a altéré leur entente. De là à considérer que Dickens a voulu rivaliser avec son beau-frère et le battre sur son propre terrain... Quoi qu'il en soit, en laissant – bien involontairement – son œuvre inachevée, il a créé le plus parfait des mystères et par là même a accompli son dessein au-delà de toute espérance. Car *Le Mystère d'Edwin Drood* « n'a pas seulement une intrigue, il est en soi une intrigue<sup>1</sup> ».



On peut bien sûr, comme le philosophe Alain, « ne pas être curieux de deviner le mystère en question ni d'inventer un dénouement pour cette œuvre » ; il ajoute d'ailleurs : « J'en puis faire un meilleur usage ; car j'y ai retrouvé les types et les situations que Dickens aime et qu'il développe avec bonheur<sup>2</sup>. » Il n'empêche : le

---

1. G. K. Chesterton, *op. cit.*, p. 167.

2. Alain, *En lisant Dickens*, Paris, Gallimard, 1945, p. 172.

manque laissé par l'inachèvement de l'œuvre, par sa résolution à jamais en suspens, a très vite – la littérature ayant, elle aussi, horreur du vide – donné naissance à un sous-genre, pratiquement ignoré en France mais toujours très vivace en Angleterre et dans les pays anglo-saxons : la « littérature droodienne ». En 1912 déjà, J. Cuming Walters, dans *The Complete Mystery of Edwin Drood. The History, Continuations, and Solutions*<sup>1</sup>, présentait dans un tableau récapitulatif les solutions proposées par trente-neuf auteurs. Des livres entiers ont été écrits sur ce demi-roman. Sylvère Monod rapporte ainsi que le catalogue de la bibliothèque du British Museum répertorie les contributions les plus variées et que certains auteurs, tel le précité J. Cuming Walters, sont rangés sous la rubrique « *writers on Edwin Drood*: hommes dont le métier était d'écrire sur Edwin Drood<sup>2</sup> ».

Les anecdotes pittoresques liées aux tentatives de résolution de l'énigme sont nombreuses. Les voies du spiritisme ont été essayées à plusieurs reprises. Dès 1873, une suite est présentée comme « ayant jailli de la plume fantôme de Charles Dickens, par l'intermédiaire d'un médium ». En 1927, Conan Doyle, en tournée d'évangélisation spirite, serait entré en relation avec Dickens au cours d'une séance de table tournante, lequel lui aurait déclaré : « J'ai toujours espéré que vous mettriez Sherlock Holmes sur cette affaire<sup>3</sup>. » En 1914, une parodie de procès est attentée à John Jasper, devant un jury

---

1. Cité par S. Monod, *op. cit.*, p. 1415 (notice).

2. Jean-Pierre Ohl, *Charles Dickens*, Paris, Gallimard, coll. « Folio biographies », 2011, p. 269.

3. Cité par Jacques Baudou in Charles Dickens, *Le Mystère d'Edwin Drood... enfin résolu par Paul Kinnet*, Paris, L'Instant Noir, 1987 (préface sans pagination).



d'écrivains au nombre desquels se trouvent George Bernard Shaw et Gilbert Keith Chesterton. L'accusé est déclaré coupable, le jury reconnaissant toutefois manquer de preuves irréfutables<sup>1</sup>.

Si Jasper, chantre et toxicomane, homme hanté et divisé, préfiguration du Jekyll/Hyde de Stevenson, semble être le coupable le plus évident, l'affaire est cependant moins claire qu'il y paraît, car l'énigme laisse place à nombre de théories alternatives, de pistes inexploitées : Landless revient de Ceylan d'où il a pu rapporter « les rites magiques des Thugs, alors très commentés en Angleterre<sup>2</sup> » ; Helena, sa sœur jumelle, aime parfois à s'habiller en garçon ; Datchery, l'étrange oisif qui n'apparaît à Cloisterham qu'après la disparition d'Edwin Drood, semble se cacher sous un déguisement... Sans oublier le rôle que peuvent jouer la « princesse Bouffarde » et l'opium, les lascars et les Chinois de la fumerie, les dons pour l'hypnose que paraît posséder Jasper !

Une fois écartée la question fondamentale, mais évidemment insoluble : « Qu'eût été le roman achevé ? » – mystère « qui ne sera révélé qu'au Ciel », comme le rappelle non sans humour Chesterton –, on peut énoncer comme suit les trois principales questions en suspens.

1° Jasper a-t-il assassiné ou tenté d'assassiner Edwin Drood ? Sur ce sujet, les « jasperiens », qui penchent pour la culpabilité de Jasper, sont les plus nombreux, mais il ne faut pas négliger les « innocentistes », qui rejettent la culpabilité de l'oncle de Drood, choisissant d'incriminer Neville Landless, ou sa sœur Helena, ou les deux.

---

1. Cité par J.-P. Ohl, *op. cit.*, p. 269.

2. *Ibid.*, p. 270.

2° Edwin est-il mort ou a-t-il échappé à l'agression de son oncle? Cette question partage les spécialistes « droodiens » en deux camps: d'un côté, les « croque-morts », qui pensent que Drood n'a pas survécu; de l'autre, les « résurrectionnistes », qui croient que Drood n'est pas mort, qu'il se cache, qu'il a embarqué sur un navire, ou même qu'il s'est installé en Égypte, comme il en avait émis le souhait dans les premiers chapitres du roman.

3° Qui est Datchery, le détective déguisé? Cette énigme est, de loin, celle qui suscite le plus grand nombre d'hypothèses: pratiquement tous les personnages peuvent s'y retrouver travestis, y compris Edwin Drood, cherchant à se venger de son assassin.

De cette « industrie de la résolution du mystère », selon la formule de Paul Schlicke<sup>1</sup>, nous ne percevons en France que l'écume. Le lecteur hexagonal n'a eu que peu d'occasions de se frotter à la littérature « droodienne ». Néanmoins trois ouvrages relevant de cette tradition, publiés chez nous, méritent d'être signalés. Il s'agit de *L'Affaire D. ou le crime du faux vagabond*, de Carlo Fruttero et Franco Lucentini<sup>2</sup>, lesquels imaginent un congrès réunissant les plus grands détectives de fiction (de Holmes à Poirot, en passant par Marlowe, Maigret et bien d'autres), dans le but d'élucider le secret de la disparition d'Edwin Drood; de *Monsieur Dick ou le dixième livre*, de Jean-Pierre Ohl<sup>3</sup>, axé sur la lutte sans merci que se livrent deux spécialistes de Dickens, eux aussi à la poursuite de la solution du mystère; et de

---

1. Paul Schlicke, *Oxford Reader's Companion to Dickens*, New York, Oxford University Press, 1999.

2. Titre original: *La verità sul caso D.*, Turin, 1989. Tr. fr.: Paris, Éditions du Seuil, 1991.

3. Paris, Gallimard, 2004.

*Drood*, de Dan Simmons<sup>1</sup>, où Dickens apparaît hanté par le « fantôme » d'un certain Drood, à la suite de son accident de train survenu à Staplehurst en 1865.

Bien avant que paraissent ces trois livres, en 1956, un écrivain belge, Paul Kinnet (1915-1994), auteur de romans policiers, avait, sous le pseudonyme de Paul Maury, traduit le roman et relevé le défi de proposer un dénouement. L'épilogue qu'il développe sur une soixantaine de pages ne met, bien entendu, pas un point final à toutes les spéculations passées et à venir, qui ne manqueront pas d'enrichir le corpus « droodien » : c'est le jeu. La partie reste ouverte, « *the game is afoot* », comme disait Sherlock Holmes. Mais la solution de Paul Kinnet, respectueuse de l'univers de Dickens et de son style, est fort bien étayée et répond d'une manière satisfaisante aux trois questions principales qui agitent la littérature « droodienne ». Sa version du *Mystère d'Edwin Drood* était indisponible depuis plus de vingt ans ; cette réédition salue le bicentenaire de la naissance de Dickens.

Jean-Pierre CROQUET

---

1. Titre original : *Drood*, New York, 2009. Tr. fr. : Paris, Robert Laffont, 2011.